T. A. BARRON

MERLIN

LES AILES DE L'ENCHANTEUR

NATHAN

Texte copyright © 2000, T. A. Barron
Tous droits réservés

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois
en anglais aux États-Unis en 2000 sous le titre *The Wings of Merlin*
par Philomel Books, un département de Penguin Young Readers Group,
puis en 2011 sous le titre *A Wizard's Wings* par Puffin Books,
un département de Penguin Young Readers Group.
La traduction française a été publiée
avec l'autorisation de Sheldon Fogelman Agency, Inc.

Couverture : illustration © 2011 Larry Rostant ; design Tony Sahara

Cartes © Ian Schoenherr, 1996 (Ile légendaire de Fincayra) et 2000 (L'île oubliée)
Tous droits réservés.

Traduction française © 2014, Éditions Nathan, SEJER,
25, avenue Pierre-de-Coubertin, 75013 Paris, France
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011

ISBN : 3133092214431

Livre V

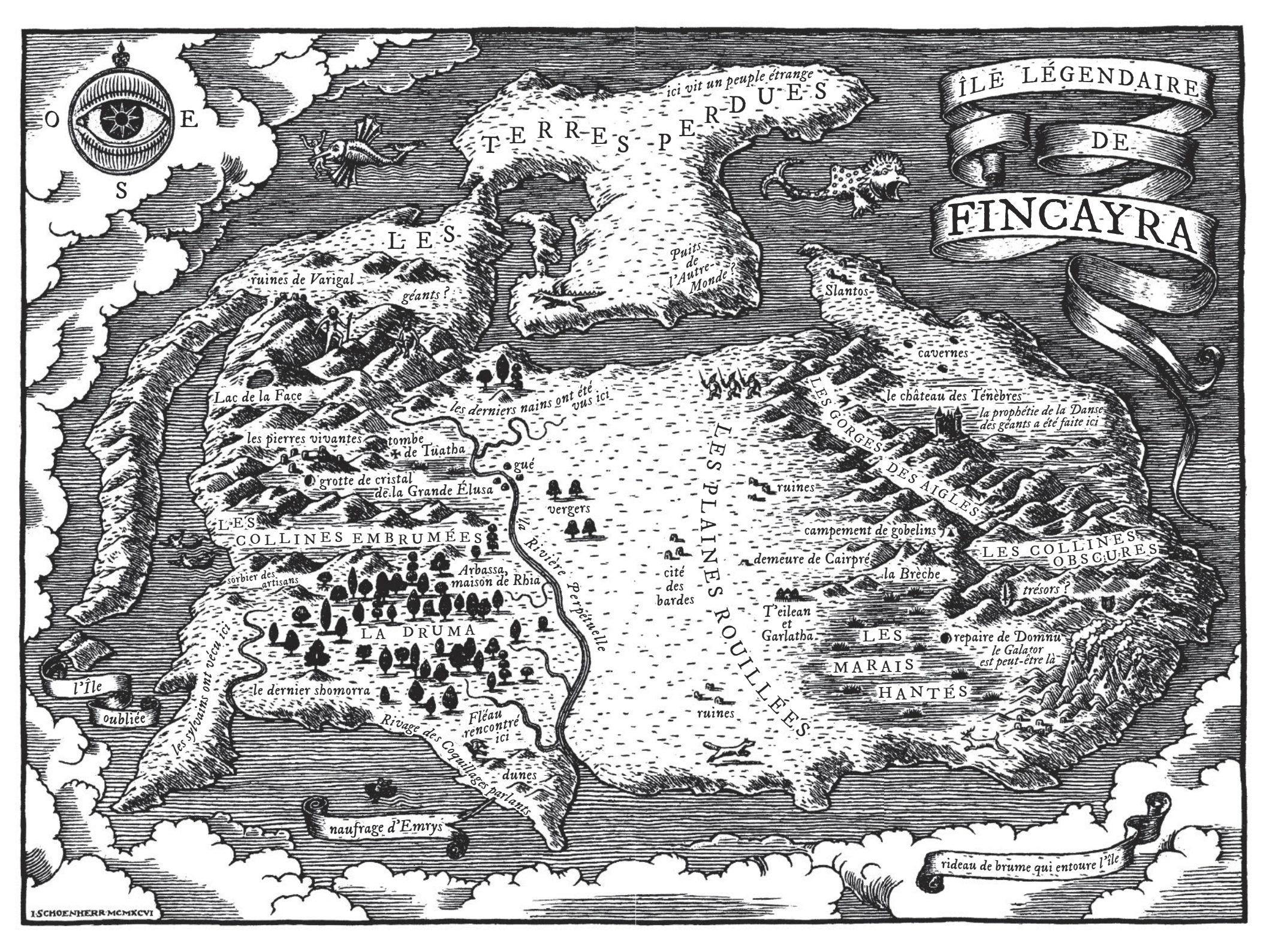
LES AILES DE L'ENCHANTEUR

T. A. BARRON

Traduit de l'anglais par
Agnès Piganiol

Nathan

Ce livre est dédié à l'insaisissable enchanteur lui-même…
et à tous ceux qui se sont réunis pour l'entendre révéler,
enfin, les secrets de ses années oubliées.


ÎLE LÉGENDAIRE DE FINCAYRA
O
E
S
TERRES PERDUES
ici vit un peuple étrange
LES
ruines de Varigal
géants ?
Puits de l'Autre-Monde ?
Slantos
cavernes
Lac de la Face
les derniers nains ont été vus ici
LES GORGES DES AIGLES
le château des Ténèbres
la prophétie de la Danse des géants a été faite ici
les pierres vivantes
tombe de Tuatha
gué
grotte de cristal de la Grande Élusa
LES PLAINES ROUILLÉES
ruines
vergers
LES COLLINES EMBRUMÉES
la Rivière Perpétuelle
campement de gobelins
LES COLLINES OBSCURES
demeure de Cairpré
la Brèche
sorbier des artisans
Arbassa, maison de Rhia
cité des bardes
trésors ?
T'eilean et Garlatha
LA DRUMA
LES MARAIS HANTÉS
repaire de Domnu
le Galator est peut-être là
l'Île oubliée
le dernier shomorra
les sylvains ont vécu ici
Fléau rencontré ici
Rivage des Coquillages parlants
ruines
dunes
naufrage d'Emrys
rideau de brume qui entoure l'île
I·SCHOENHERR·MCMXCVI

L'ÎLE OUBLIÉE

Telle qu'elle était juste avant

la nuit la plus longue de l'hiver

NOTE DE L'AUTEUR

Il y a une dizaine d'années, j'ai fait un rêve pénétrant et mystérieux dans lequel un garçon à demi noyé s'était échoué sur une côte sauvage. Il n'avait aucun souvenir de son enfance, ni même de son nom. Et il n'avait certainement pas la moindre idée de la glorieuse destinée qui l'attendait.

Moi non plus, en vérité. Car je ne savais pas encore que ce rescapé solitaire était en réalité l'enchanteur Merlin. Rien en lui ne permettait d'imaginer qu'il s'agissait du futur mentor du roi Arthur, du mage de Camelot et du plus grand enchanteur de tous les temps. Cette découverte serait la première des nombreuses surprises que me réservait Merlin.

La première seulement. Car, comme le savent déjà ceux qui ont lu les quatre précédents volumes de cette épopée, notre héros a l'art de surprendre. Le biographe que je suis a d'abord découvert avec stupéfaction la véritable nature de sa vision, sa famille et son héritage. Puis Merlin nous a fait pénétrer dans la mystérieuse île de Fincayra, connue seulement des anciens poètes celtes, et qui était pour eux une île ensevelie sous les flots, un pont entre la Terre mortelle et l'Autre Monde immortel.

Fincayra est devenue son pays. Les êtres qu'il aime le plus

y habitent : Rhia, Shim, Elen, Cairpré et Hallia, la fille-cerf. Fléau, le courageux faucon, ainsi que Dagda et Rhita Gawr, les seigneurs des esprits, n'y sont peut-être pas physiquement présents, mais ils n'en sont jamais très loin.

La mère de Merlin, avec un œil de druide, compare cette île mythique au rideau de brume qui entoure ses côtes. C'est, dit-elle, *un lieu intermédiaire*. Comme la brume, qui n'est ni tout à fait de l'eau, ni tout à fait de l'air, mais un peu des deux, Fincayra est à la fois mortelle et immortelle, sombre et claire, fragile et éternelle. Dans ce livre, qui conclut l'épopée des années oubliées de Merlin, il découvrira à quel point elle est fragile.

Il découvrira également de nouveaux aspects de son esprit, eux aussi intermédiaires, car l'enchanteur qu'il est appelé à devenir n'est ni vraiment homme, ni vraiment dieu ; il est à la fois ombre et lumière. Devenu conseiller d'Arthur, sa grande sagesse viendra de son humanité, de la connaissance qu'il a de nos faiblesses et de nos capacités. Ses immenses pouvoirs viendront de ces lieux indéfinissables où se rejoignent la nature et la culture, la masculinité et la féminité, la conscience et les rêves.

Selon moi, ce sont essentiellement ces qualités qui donnent sa profondeur au personnage. Qui plus est, elles en font un guide parfait pour un jeune roi idéaliste rêvant d'une société juste. Même si ce rêve ne devait pas se réaliser dans son royaume, sa vision s'ancrerait fermement dans les cœurs – à tel point que l'élève de Merlin resterait pour la postérité *le* roi passé et futur. Il n'est donc pas étonnant que dans des récits vieux de quinze siècles, Merlin soit considéré depuis longtemps comme un médiateur, un unificateur, un enchanteur de nombreux mondes et de nombreuses époques.

Le même Merlin qui prodigue un conseil à un grand

souverain peut tout aussi bien, un moment après, demander l'avis d'un vagabond, ou d'un vieux loup errant dans la montagne. Le même Merlin qui pousse ses compagnons à chercher le Graal, avec son riche symbolisme chrétien, parle souvent en maître druide avec les esprits des rivières et des arbres. Le même Merlin qui, dans les légendes, a été engendré par un démon, l'a été aussi par une demi-sainte. Le plus surprenant, c'est que ce Merlin-là, qui a inspiré tant de récits depuis des centaines d'années, soit toujours aussi présent dans nos vies aujourd'hui, à l'aube du XXIe siècle.

Ce garçon à demi noyé, rejeté par la mer dans la première scène des *Années oubliées*, ne pouvait pas prévoir son étonnante destinée. Voici ce que se dit le vieil enchanteur en songeant à ce fameux jour :

Si je ferme les yeux et respire au rythme de la mer, le souvenir de ce jour lointain me revient. Un jour rude, froid, sinistre, désespérant.

[…] Si je m'en souviens si clairement, c'est peut-être parce que la douleur est toujours là, telle une cicatrice sur mon âme. Ou parce qu'il a marqué la fin de tant de choses… et, en même temps, le commencement de mes années oubliées.

À la longue, j'ai fini par comprendre ce qu'il y avait de plus surprenant chez Merlin : celui qui s'est échoué sur le rivage en ce jour fatidique était plus qu'un garçon, plus même qu'un personnage mythique. C'était une métaphore.

Peut-être que, comme lui, nous possédons tous des dons cachés. Des dons que personne ne voit, pas même nous, et qui pourtant sont là, attendant d'être découverts. Et qui sait ? Peut-être possédons-nous un peu de la magie qui suffirait à faire de chacun de nous un enchanteur.

Ainsi que pour les précédents livres, je remercie chaleureusement ma femme, Currie, et mon éditrice, Patricia Lee

Gauch. Tous ceux que j'ai remerciés auparavant, notamment Jennifer Herron et chacun de mes enfants, je les remercie à nouveau. Mais ma reconnaissance va en tout premier lieu à la source principale de mon inspiration, c'est-à-dire à Merlin lui-même.

T. A. B.

Oui, déployant mes ailes comme le vent d'été,
J'ai quitté à jamais les retraites des hommes :
Survolant sombres lacs et forêts ténébreuses,
Sous l'arceau argenté de la blancheur lunaire ;
Laissant derrière moi collines et vallées,
Vers la masse des ombres qui montent du couchant,
Moi, Merlin, je me suis enfui.

Extrait de *Merlin et la Mort blanche,*
ballade de Robert Williams Buchanan, 1864.

PROLOGUE

Ailes, ramenez-moi là-bas ! Combien de fois ai-je rêvé, au cours des siècles écoulés depuis ce jour, de retourner dans cet endroit, de remonter le temps et de refaire le choix qui a tout changé.

Mais un tel désir est vain. Une idée perdue peut renaître, tandis qu'un jour perdu l'est à jamais. Et même si je pouvais retourner en arrière, ferais-je un choix différent ? Sans doute que non. Cependant, comment en être certain ? Je sais si peu de choses après toutes ces années…

J'ai quand même acquis une certitude : les ailes ne sont pas juste des membres recouverts de plumes, elles tiennent à la fois du mystère et du miracle. Car ce qui permet au corps de s'élever peut aussi donner son essor à l'âme.

Assis, les pieds nus dans l'eau, le garçon était seul. Malgré ses boucles dorées qui lui donnaient un air joyeux, ses yeux, aussi bruns que le petit lac boueux devant lui, paraissaient étrangement tristes. Il était pourtant habitué à être seul, ayant presque toujours vécu ainsi durant les huit ou neuf années de sa jeune existence. Même lorsque des inconnus l'invitaient à leur table, lui

offraient une paillasse pour la nuit ou partageaient leurs jeux avec lui, sa seule vraie compagne était la solitude.

Sa vie était simple, comme son nom, Lleu. D'où lui venait ce nom ? Étaient-ce ses parents qui le lui avaient donné avant de mourir, ou quelqu'un qu'il avait rencontré au cours de ses voyages ? Il l'ignorait. D'ailleurs, peu lui importait. Son nom était juste un mot. Un son. Rien de plus.

Il cueillit un roseau, le saisit entre ses doigts comme si c'était une petite lance, et visa une feuille morte qui flottait sur l'eau. Touchée, la feuille coula, provoquant de minuscules ondulations à la surface du lac. Tandis que l'eau lui léchait les orteils, le garçon esquissa un sourire.

Puis, voyant que son javelot improvisé avait délogé un petit scarabée bleu, il se pencha pour l'observer. L'insecte se débattait dans l'eau, essayant sans succès d'agiter ses ailes trempées. Il était sur le point de se noyer. Le garçon allongea la jambe, attrapa le scarabée sur son orteil et le ramena sur le rivage.

– Voilà, mon ami, dit-il en prenant la petite bête dans sa main, soufflant doucement sur ses ailes. Un peu de soleil, et tu voleras de nouveau.

Presque aussitôt, le scarabée frémit et s'éleva dans les airs, voletant de-ci, de-là. Puis il revint vers son sauveur, atterrit avec un léger *plop* au sommet de son oreille et se mit à escalader une boucle de ses cheveux.

– Tu m'aimes bien, pas vrai ? dit le garçon en riant.

Et il se remit à observer le lac. C'était l'un de ses endroits favoris pour passer la nuit quand ses pérégrinations l'amenaient dans cette région de Fincayra. Même maintenant, alors que les jours raccourcissaient et que de nombreux cours d'eau étaient pris par la glace, l'eau ici continuait à couler et murmurer librement. Plus d'une fois il avait attrapé un

faisan ou cueilli des mûres le long de la rive pour son dîner. C'était un lieu tranquille, loin des routes et des fripons qu'il y rencontrait parfois – des rencontres brèves, d'ailleurs, car il courait plus vite qu'eux et les distançait sans peine.

Lleu était capable de courir toute une journée sans s'arrêter, si besoin. Sortant un pied de l'eau, il examina ses cals, aussi épais et rêches que le cuir d'une vieille botte, mais mieux que des semelles, car inusables. Il leur fallait seulement un lac comme celui-ci pour y tremper après une longue journée de marche.

Le visage du jeune garçon se crispa. Au-dessus des arbres dénudés, de l'autre côté du lac, d'épais nuages gris glissaient dans le ciel d'hiver. Il songea à la paire de bottes ou de sandales qu'il lui faudrait bientôt pour affronter le froid et les longues traversées dans la neige à la recherche de nourriture.

Le fait d'être orphelin n'était pas sans avantages. Il était libre d'aller et de dormir où bon lui semblait. Le ciel était son plafond, souvent peint de couleurs vives. Ses repas étaient irréguliers, mais il trouvait généralement de quoi manger. Et pourtant, quelque chose lui manquait. Replongeant le pied dans l'eau froide et sombre du lac, où se reflétaient les feuilles rouges des ronciers, il pensa à un autre endroit, une autre époque, très lointaine mais impossible à oublier.

Il y avait une femme, mais il ne se souvenait ni de son nom, ni de son visage. La couleur de ses yeux, la forme de sa bouche, la longueur de ses cheveux demeuraient enfouies dans des profondeurs inaccessibles à ses rêves. Il ne connaissait pas le son de sa voix. Il n'était même pas certain que ce fût sa mère.

Il se souvenait pourtant de son parfum, un parfum de terre, de feuilles mortes, acidulé comme l'églantine en été ou la reine-des-prés.

Elle l'avait tenu dans ses bras, il en était sûr ; elle lui avait même chanté des chansons. Oui, il en était certain – surtout quand, assis près d'un lac comme celui-ci, il entendait les gazouillements d'un merle et le vent dans les roseaux. Quelle sorte de chansons, quels airs, il ne pouvait le dire. Pourtant, il savait qu'elle l'avait tenu serré contre elle, contre sa peau parfumée, en chantant doucement.

Il frissonna. L'air s'était soudain rafraîchi. Le soleil était moins chaud en cette période de l'année, et le vent plus vif. Une fine bordure de glace s'était déjà formée de l'autre côté du lac. Les nuits les plus longues de l'année approchaient.

Mais il avait survécu à d'autres hivers, au moins cinq ou six, et il survivrait à celui-ci aussi. Demain, il irait vers le sud, plus près de la côte. Là-bas, les prairies échappaient généralement au gel, et la neige, quand il en tombait, tenait rarement plus d'un ou deux jours. Tant qu'il ne s'aventurait pas trop près de la mer, de ce rivage où la brume sombre et tourbillonnante dessinait des formes bizarres et des visages effrayants, il n'avait rien à craindre.

Une bonne flambée, voilà ce dont il avait besoin, maintenant. Il mit la main dans sa poche et serra les copeaux d'écorce sèche et les deux pierres qui lui servaient à allumer le feu. Il se réchaufferait, chaufferait en même temps le morceau de bœuf séché qu'un homme lui avait gentiment donné ce matin-là, et il s'installerait pour la nuit.

Lleu se leva et parcourut la rive du regard à la recherche de bois. Il savait exactement de quoi il avait besoin : des branches de la taille de son petit doigt, une ou deux autres un peu plus grosses, et au moins une de l'épaisseur de sa jambe. Le petit bois sec était plus difficile à trouver, surtout à cette saison, raison pour laquelle il avait toujours des copeaux d'écorce dans sa poche. Sinon, il risquait d'avoir

à utiliser une bande de tissu de sa tunique ; et brûler sa tunique, c'était brûler sa couverture.

Derrière les ronciers, il aperçut une grosse branche d'aubépine arrachée par le vent. Il courut la ramasser, mais elle était plus lourde qu'il ne l'imaginait. Trop pour la porter ou même la traîner. Il essaya néanmoins de tirer dessus de toutes ses forces. En vain.

– Bon, puisque que c'est comme ça, marmonna-t-il, j'vais juste prendre c'qu'il me faut pour le feu.

Le pied appuyé sur une partie de la branche qui était fendue, il l'attrapa par une extrémité et tira. La branche bougea un peu, craqua légèrement, mais sans se briser.

– Tu vas t'casser, oui ou non ?

Alors que le garçon se préparait à tenter un nouvel essai, une lame fendit l'air brusquement et coupa la branche d'un coup, comme s'il s'agissait d'une simple brindille. Un tronçon juste de la bonne taille roula sur le sol boueux.

À la fois ravi et surpris, le garçon se retourna. Mais les mots de remerciement lui restèrent en travers de la gorge. Devant lui se tenait le guerrier le plus effrayant qu'il eût jamais vu : un véritable hercule, portant, en guise de masque, un crâne muni de cornes. Derrière le masque, ses yeux lançaient des éclairs. Pire encore, l'homme portait deux énormes épées attachées à ses bras.

Étrange, se dit le garçon. *Ces épées…*

Tout à coup, il s'aperçut qu'elles n'étaient pas fixées à ses bras, mais qu'elles *étaient* ses bras.

L'homme masqué le regarda. D'une voix caverneuse, il ordonna :

– Dis-moi ton nom.

– Lleu… m'sieur, gémit l'enfant terrorisé. En tout cas, c'est comme ça qu'on m'appelle.

– Tu n'as pas de maison ?

– N-non, m'sieur.

– Pas de parents ?

– N-non, m'sieur.

– Dans ce cas, petit morveux, lança le guerrier, levant ses bras en forme d'épées, tu seras ma première victime.

Première partie

I
Des fils

Ce n'était pas une petite promenade familière sur un sentier boisé. Non, c'était quelque chose de bien différent : plutôt une sorte de vol.

Des fils de lumière se faufilaient à travers la trame des branches, faisant étinceler le sol de la forêt. Sur l'épais tapis de feuilles qui s'entassaient là depuis des siècles, j'avais l'impression de rebondir un peu plus à chaque pas. Il me semblait même que j'aurais pu sauter jusque dans les arbres, ou voler comme les papillons dorés parmi les branches. J'avais pris ce chemin de nombreuses fois déjà, mais il ne m'avait jamais paru à la fois si lumineux et si sombre, si évident et si mystérieux.

Hallia marchait au même rythme que moi en me tenant la main, la grâce d'une biche en plus. Chaque mouvement de son pied, chaque balancement de son bras lui faisait éprouver le simple plaisir de se mouvoir. En vérité, elle était le mouvement même, aussi fluide que la feuille qui tombe en tourbillonnant, aussi légère que le vent de la forêt caressant ses cheveux auburn.

J'ai souri au souvenir des nombreuses marches que nous avions faites ensemble les derniers mois. Au début, lorsqu'elle m'avait invitée à vivre parmi les siens et à

découvrir leurs coutumes, plusieurs anciens de son clan s'y étaient opposés. Cela avait donné lieu à de longs conseils et de vifs débats. Après tout, je ne faisais pas partie du clan des Mellwyn-bri-Meath. Et pire, j'étais un homme. Comment auraient-ils pu me confier leurs secrets les plus précieux quand mes congénères avaient si souvent chassé et tué les leurs, simplement pour manger du gibier ?

Finalement, Hallia avait obtenu leur accord. Certes, je lui avais sauvé la vie plusieurs fois, et j'avais rendu de nombreux services à Fincayra. Mais ce ne sont pas ces raisons-là qui avaient été déterminantes. Non, c'était quelque chose de bien plus simple, de bien plus puissant : l'amour qu'Hallia avait pour moi. Face à cela, même les plus sceptiques du clan avaient fini par céder. Depuis, j'avais appris à boire dans le ruisseau sans troubler son cours, à sentir le sol comme s'il faisait partie de mon corps et à développer une ouïe aussi fine que l'air.

Au cours de nos promenades, Hallia m'avait emmené à travers des prairies où étaient dissimulés de vieux sentiers, à travers des étendues de cette herbe de mer qui servait à fabriquer des paniers et des vêtements, et à travers des clairières secrètes où étaient nés de nombreux enfants-cerfs. Nous avancions tantôt sur deux jambes, comme maintenant, tantôt sur quatre pattes, côte à côte, moi en cerf, elle en biche, et nous volions alors plus que nous ne marchions.

Mais aujourd'hui, sur ce sentier, je me sentais plus proche d'elle que jamais. Ce soir, lorsque nous aurions atteint l'autre côté de la forêt, je lui montrerais à mon tour un de mes secrets : la pierre d'où j'observais les étoiles. Et je lui donnerais le cadeau que je gardais pour elle dans ma sacoche.

Apercevant un ruisseau devant nous, j'ai levé mon bâton pour éviter qu'il ne se prenne dans les groseilliers, puis, en

parfaite harmonie, nous avons bondi au-dessus de l'eau étincelante et atterri en douceur sur l'autre rive.

J'ai regardé autour de moi, ébloui par la vivacité des couleurs. Ma seconde vue était devenue plus perçante, plus juste que celle de mes yeux autrefois. Même les motifs gravés sur mon bâton étaient transfigurés par la magie environnante. La rosée brillait sur les troncs ; le sol de la forêt, orange, rouge et marron, flamboyait. Au-dessus de nos têtes, deux écureuils, les yeux presque aussi grands que leurs joues gonflées, couraient sur une branche en jacassant. L'écorce lisse des hêtres reflétait le soleil comme des miroirs, et les feuilles des tilleuls tremblaient comme l'eau des ruisseaux. Des touffes de mousse vert foncé et mouchetée de rouge se nichaient au creux des racines de chênes et de pins, souvent accompagnées de processions de champignons jaunes.

Des odeurs de résine flottaient partout autour de nous, exhalées par les aiguilles de sapin, par l'eau de pluie au creux des feuilles palmées, aussi odorante que les flaques des marécages, et par des branches mortes gisant sur le sol. J'ai senti, tout près, l'odeur de la tanière d'un renard, qui lui-même devait savoir que nous approchions.

Au son du cours d'eau derrière nous se mêlait le murmure du vent dans les branches. J'entendais toujours les voix de la forêt : le soupir grave du chêne, le crépitement du frêne, le bruissement rythmé du pin ; et, surtout, le souffle unifié de la forêt vivante.

Un endroit merveilleux. C'est ainsi que ma mère qualifiait Fincayra, et jamais ces mots ne m'avaient paru si appropriés qu'aujourd'hui, particulièrement ici, au cœur de la Druma. Les vents de l'hiver, qui avaient déjà apporté la neige et le gel dans une grande partie de l'île, ne semblaient pas pouvoir pénétrer jusqu'ici. Alors que beaucoup d'animaux

s'étaient déjà réfugiés dans leurs terriers, et que bien des arbres avaient roussi, la Druma palpitait de vie.

Et ce n'est pas tout ce qui distinguait cette forêt du reste de l'île. Une grande partie de Fincayra souffrait toujours des longues années de soupçon, de haine même, qui divisaient ses nombreuses espèces et les isolaient les unes des autres – notamment des hommes. Mais pas ici. Même durant la Rouille de Stangmar, cet endroit connaissait la paix alors que, partout ailleurs, tous craignaient de se montrer au grand jour. Ici, le bonheur des uns faisait celui des autres ; et la perte d'un être endeuillait tout le monde. Tous formaient une véritable communauté.

Hallia a serré ma main en me faisant signe de m'arrêter. Un oiseau extraordinaire était perché sur une branche juste au-dessus de nous. La crête pourpre, les plumes de la queue rouge écarlate : aucun doute, c'était un alleah ! La tête penchée, il nous a observés en silence, puis, dans un chatoiement fulgurant, il s'est envolé et a disparu dans la forêt.

– L'alleah à longue queue, a murmuré Hallia. Un signe de chance.

Au même instant, j'ai reçu un grand coup dans le dos qui m'a projeté dans un massif de fougères, où j'ai heurté un rocher. Tout étourdi, je suis sorti de là en rampant et, péniblement, j'ai récupéré ma sacoche qui s'était enroulée autour de mon cou, puis mon bâton. Je commençais à me redresser, quand j'ai entendu le rire de ma sœur.

– Salut, mon frère ! Tu resteras toujours mon endroit préféré pour atterrir.

– C'est ce que je vois, ai-je grogné. Mais, au nom du ciel, tu ne pourrais pas le faire plus doucement ?

Elle m'a tendu la main pour m'aider à me relever.

– Tu risquerais de ne pas me remarquer… occupé comme

tu l'es par tes affaires de cœur, a-t-elle ajouté en lançant un clin d'œil à Hallia.

– Rhia ! a protesté mon amie, devenue aussi rouge que les feuilles du géranium sauvage qui se trouvait à ses pieds.

– *Haka-haka-tikky-tichhh*.

Sortant d'une poche sur la manche de Rhia, venait d'apparaître une petite bête à fourrure avec de longues oreilles qui exhibait trois dents aussi vertes que ses yeux, et qui semblait se tordre de rire.

– *Haka-haka-tikky-tichhh*, a caqueté à nouveau l'animal. Pauvre p'tit homme amoureux ! s'est-il écrié d'un ton moqueur. Il a perdu la tête. Et l'équilibre, en plus ! *Haaa-ha-haka-tch*.

– Tais-toi, oreilles molles ! Ou je te…

Hallia s'est approchée et a posé un doigt sur mes lèvres.

– Chut ! C'est un scullyrumpus. Et, comme tous les scullyrumpus, c'est un incorrigible farceur. Il n'y peut rien, jeune faucon.

En l'entendant prononcer mon nom, je me suis détendu. Ses grands yeux bruns m'ont fait oublier ma colère. Je ne pensais plus qu'à elle, la femme que j'aimais. Juste au moment où je me penchais pour l'embrasser, l'animal aux grandes oreilles m'a interrompu.

– P'tit baiser, p'tit baiser ! Assez causé, gros balourd. Juste des p'tits baisers ! *Haka-haka-hakakak*.

Agacé, je m'en suis pris à Rhia.

– Pourquoi traînes-tu toujours cet avorton de malheur avec toi ?

Avec un regard amusé, elle a gratté le cou du petit animal.

– Scully ? Oh, nous avons beaucoup de choses en commun. Il fait partie de la forêt, comme moi ; il vit dans les arbres, comme moi…

– Et il est totalement irrespectueux…

– … comme moi encore, oui, je sais.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

– Bon, d'accord. Mais arrête de me sauter dessus comme ça !

– Pourquoi ? Ça t'aide à rester humble.

– Et surtout couvert de bleus ! ai-je hurlé.

– *Oo-cha-oooo-cha*, a crié l'animal, simulant la frayeur. Gros balourd trèstrèstrès en colère. Mieux vaut s'en aller. Sinon, la prochaine fois, c'est sur nous qu'il tombera patatra ! Sur toi aussi sœur-cerf, a-t-il crié à Hallia. Va-t'en vite, *ha-chhh-ha-chhh*. Aussi vite que tes beaux sabots te le permettent !

Il riait tellement qu'il a failli tomber à la renverse.

Cette fois, c'en était trop.

– Ça suffit, Scullyrumpus. Une insulte de plus et je te change en vermisseau, l'ai-je menacé en brandissant mon bâton.

Au lieu de se réfugier dans sa poche, comme je l'espérais, il m'a répondu vertement :

– Mon nom exact est Scullyrumpus Eiber y Findalair, si tu veux bien. Pour qui te prends-tu, insolent p'tit homme ?

– Insolent, moi ? me suis-je écrié. Tu oses me traiter d'insolent ?

– Du calme, Merlin, a dit Rhia. Et toi, a-t-elle lancé à l'animal, ce n'est pas le moment de gâcher cette belle journée. Allons, viens, mon frère.

– Avec toi ?

– Oui, j'apprends à voler.

– Encore faudrait-il que tu aies des ailes.

– Pas comme ça, idiot.

Elle a attaché à sa ceinture le petit globe orange qui

parfois, comme à présent, n'émettait aucune lumière, mais qui, à d'autres moments, se mettait à briller subitement. L'Orbe de feu. Elle avait raison d'en prendre soin car, comme les autres légendaires Trésors de Fincayra, l'Orbe était doté d'un grand pouvoir – un pouvoir qui restait néanmoins mystérieux. Enfin prête, elle a attrapé une longue branche souple qui pendait à côté d'elle.

– Par ici ! a-t-elle lancé avec assurance.

Son compagnon à fourrure a hoché la tête et s'est retiré dans sa poche.

Rhia a enroulé ses mains et ses pieds autour de la branche, puis elle a dit quelque chose dans la langue des sapins. Aussitôt, l'arbre derrière elle s'est redressé en la tirant avec lui. Elle a de nouveau donné un ordre et la branche, claquant comme un fouet, l'a propulsée à travers la voûte des arbres. Rhia a tourbillonné deux fois dans l'air, avant de saisir une nouvelle branche. Cette fois, elle a dessiné un grand arc au-dessus de nous, nous saupoudrant d'aiguilles et de brindilles. Elle s'est lâchée de nouveau et s'est envolée, bras écartés comme une paire d'ailes. Hallia, affolée, s'est agrippée à mon bras.

– Elle va branche !

Que faire ? Devais-je provoquer une rafale de vent ? Faire surgir une autre branche ?

Je n'ai même pas eu le temps d'intervenir. Une longue branche de sapin a attrapé Rhia et l'arbre l'a descendue. Juste au-dessus du sol, elle s'est libérée, a tournoyé dans l'air et a atterri devant nous, le sourire aux lèvres, en caressant la bosse sur la manche où Scullyrumpus était caché.

– Comme tu es douée, Rhia, a soupiré Hallia.

– Merci. Tu veux essayer ?

– Oh, non. Contrairement à ceux d'entre vous qui rêvent

de retrouver ces ailes qui ont été perdues jadis, les hommes-cerfs n'éprouvent pas le besoin de voler.

– Une fois, tu l'as quand même fait sur le dos de ton amie Gwynnia, lui a rappelé Rhia.

– C'était son idée, pas la mienne ! J'en suis redescendue dès que j'ai pu.

– Et toi, Merlin ? Tu veux tenter l'expérience ? Ou bien faudra-t-il attendre que tu aies une longue barbe avant que tu en aies le courage ?

Hallia m'a jeté un regard inquiet.

– Non, n'essaie pas, jeune faucon.

– Ce n'est pas le courage qui me manque.

– Juste l'intelligence, a dit une voix étouffée dans la manche de Rhia.

– Tais-toi ! a ordonné Rhia. Et laisse-le essayer. Alors, a-t-elle continué en se tournant vers moi, voici comment tu…

Sans même l'écouter, j'ai jeté mon bâton, laissé tomber mon épée et attrapé ma branche. D'un trait, j'ai prononcé la même phrase. À ma grande surprise, la branche est montée d'un coup, m'emportant dans une vertigineuse ascension. Le vent m'a soufflé au visage, s'est engouffré dans mes cheveux, dans les manches de ma tunique. Alors, j'ai pris confiance et parlé de nouveau à l'arbre. La branche s'est mise à tourner autour du tronc, dessinant de gracieuses courbes dans l'air, tantôt au-dessus des autres branches, tantôt en dessous. Je volais, libre comme un faucon.

Grisé par cette sensation, je me suis adressé encore une fois au sapin. Une nouvelle branche est apparue à mes côtés. Arrivé en haut d'une courbe, j'ai lâché la première et sauté pour attraper la nouvelle. Entre les deux, j'ai flotté au-dessus du sol sans aucune attache pendant plusieurs secondes, avec l'impression d'être une créature du vent. Au moment où

j'attrapais la branche, elle s'est enroulée autour de mes mains et de mes pieds.

Cramponné à elle, j'ai plongé, me préparant à la brusque tension qui me relancerait dans les airs. Manquer de courage, moi ? Rhia devait avoir bien compris à présent qu'il n'en était rien. Je descendais à toute allure, dans un tourbillon de vert et de brun.

Soudain, c*raaac !* Mon dos a heurté une branche basse pleine de piquants, la brisant net. J'ai entendu l'arbre gémir de douleur. Ma propre branche s'est brusquement tendue et je l'ai lâchée. Mon vol s'est terminé brutalement sur le même rocher, dans le massif de fougères, où j'avais atterri quand Rhia était arrivée.

J'ai juste pu lever la tête, et seulement brièvement, avant de retomber. Tout mon corps me faisait souffrir, en particulier dans la zone habituellement douloureuse entre mes omoplates. Dans un suprême effort, j'ai essayé de me mettre debout, mais, pris de vertige, je me suis effondré à nouveau.

Hallia et Rhia ont accouru vers moi. Ensemble, elles m'ont sorti des fougères et aidé à m'allonger sur l'herbe tendre du chemin.

– Que s'est-il… passé ? ai-je bafouillé.

Hallia s'est contentée de secouer la tête. Rhia, pour une fois, n'a rien dit. Même la petite peste dans sa poche est restée muette – peut-être parce qu'il se savait à portée de ma main.

– Pour voler, il faut sans doute plus que du courage, ai-je articulé.

À ces mots, le sapin a tressailli et une petite pomme de pin m'est tombée sur le front.

– Oui, beaucoup plus, a acquiescé Rhia.

2
Des trésors

Quand je me suis senti assez solide pour me relever, je me suis dirigé d'un pas chancelant vers un ruisseau voisin pour y plonger la tête. L'eau froide m'a fait du bien, et j'ai rapidement repris mes esprits. Mais il m'a fallu quand même plusieurs minutes avant de pouvoir marcher sans trébucher contre les racines ou les branches, et davantage encore pour retrouver ma sacoche, que j'avais perdue en vol.

C'est Rhia qui l'a aperçue, suspendue au-dessus de nos têtes. Elle a lancé un appel, une espèce de grincement aigu, et l'arbre a remué. La sacoche s'est détachée mais elle s'est accrochée dans une branche au passage et, cette fois, s'est retournée et vidée de son contenu. Toute ma provision d'herbes s'est déversée sur le sol de la forêt – racine de saule, romarin, baume de lutin et le champignon à tête blanche appelé poison de Loth –, ainsi qu'une graine, la corde de mon psaltérion et une plume.

La graine, lisse comme un galet, a touché le sol la première et roulé sur l'herbe presque jusqu'à mes pieds. Je l'ai ramassée et gardée un moment dans ma main. J'ai senti à nouveau toute la magie contenue dans cette petite sphère, qui palpitait à la manière d'un cœur. Et je me suis rappelé

les paroles prononcées à propos de cette graine : *Si tu parviens à trouver le bon endroit pour la planter, elle donnera un jour les fruits les plus extraordinaires que tu puisses imaginer.*

Le bon endroit pour la planter… Où cela pourrait-il être ? Comment le saurais-je ?

J'ai alors aperçu, sur une racine moussue, la corde noircie et déformée par le feu qui avait fait partie de mon instrument de musique. En tendant la main pour le prendre, j'ai croisé le regard d'Hallia et la douceur de ses yeux de biche m'a réconforté. Elle savait comme moi que cette vieille corde était tout ce qui restait du psaltérion que j'avais fabriqué de mes propres mains, près du célèbre Sorbier des artisans. Et elle savait aussi que cette corde détenait un incroyable pouvoir.

J'ai pris le bout de corde et jeté un coup d'œil alentour, espérant apercevoir mon troisième trésor, mais je n'ai rien vu. Puis j'ai levé les yeux en suivant les rayons de soleil à travers l'épaisse ramure du sapin : ma plume était là, sur une branche, juste en dessous de ma sacoche. Cette jolie plume, striée de brun et d'argent, était un souvenir de Fléau, le petit faucon bagarreur qui avait sacrifié sa vie pour sauver la mienne.

Un souffle de vent l'a soulevée et elle est descendue, légère, jouant avec les courants, tournoyant, zigzaguant, comme Fléau aimait le faire autrefois. Après quoi, elle s'est approchée de moi, m'a frôlé l'épaule, pour venir finalement se poser dans le creux de ma main.

– Bien joujoué, gros balourd, a lancé Scullyrumpus de sa voix râpeuse. Dommage que ton sacsac soit encore là-haut ! Si tu nous montrais encore ce que tu sais faire ? *Hak, haka-hachhhh-hach-ch-ch*, a-t-il fait, hilare, en tirant sur ses grandes oreilles.

Gros balourd. On aurait dit un seul et même mot, tant il le disait vite. J'ai senti ma colère monter, mais je ne l'ai pas montré et j'ai fait un petit signe à ma sacoche pour qu'elle vienne vers moi. Aussitôt, elle a frémi. La branche s'est secouée, nous saupoudrant d'aiguilles de sapin, tandis que la lanière de cuir se déroulait. Quelques secondes plus tard, la sacoche s'est détachée et, après avoir contourné quelques branches, elle est tombée à mes pieds.

Vexé, l'insupportable scullyrumpus a plissé les yeux et lâché un grognement aigu.

– Pas besoin de voler pour faire ça, ai-je rétorqué en ramassant ma sacoche.

Ce qui a provoqué un nouveau grognement, mais Rhia lui a cloué le bec.

– Sois honnête, cette fois, l'a-t-elle grondé. C'était un joli coup.

– Tu as amélioré ta maîtrise du Saut, Merlin.

– Un peu. Mais j'ai encore beaucoup de progrès à faire. Expédier des petits objets où je veux est une chose, mais m'expédier moi-même est une autre histoire, crois-moi.

– Ça c'est vrai ! a confirmé Hallia. La dernière fois que tu as essayé d'expédier quelqu'un, nous avons atterri tous les deux en plein milieu des Marais hantés.

– *Hecha-hecha-hech-ch-ch*, a caqueté Scullyrumpus, charmant endroitdroit pour atterrir…

– Ça te dirait que je t'y expédie ?

Pour une fois, je lui avais fait peur. Son petit sourire en coin s'est effacé et ses oreilles se sont mises à remuer nerveusement. Il avait l'air si effrayé que j'ai eu presque pitié de lui. Mais, brusquement, il a éclaté de rire :

– *Hackacha-cha-cha*, *chichi*. Encore une fois, je t'ai bien eu, gros balourd ! *Haka*, *haka*, *ho-ho-hi*, *ho-ho-hi*, *hoo-hoo*.

Furibond, je m'apprêtais à lui répondre, quand Hallia m'a interrompu :

– Il faudrait peut-être y aller, maintenant, jeune faucon. Tu disais que tu avais quelque chose à me montrer.

– Oui, ai-je confirmé, fusillant l'animal du regard. Et aussi quelque chose à te donner.

– Où allez-vous ? a demandé Rhia.

– À la pierre d'où on observe les étoiles. Tu connais cet endroit… sur la colline au nord du vieil arbre fruitier.

– Chic, c'est un endroit idéal pour passer la nuit, a-t-elle commenté, comme si elle comptait y aller aussi.

– Quoi ? Tu as l'intention de venir ? Et avec lui ? ai-je ajouté en désignant son impertinent passager.

– Un peu de compagnie vous fera du bien. Vous avez passé trop de temps seuls dernièrement, tous les deux. D'ailleurs, les arbres murmurent des choses.

– Ah ? Vraiment ? a demandé Hallia. Et que disent-ils ?

– Oh, ce ne sont que des murmures.

– Mais encore ? a insisté Hallia.

– Eh bien, a répondu Rhia avec un petit sourire, ils disent que vous êtes comme du miel sur une feuille.

Scullyrumpus a levé les yeux au ciel.

– Oh là là ! Pas des murmures d'amoureux, pitié ! Ça me donne envie de me boucher les oreilles avec de la boue.

– Bonne idée, ai-je répondu. Ne te gêne pas.

– De toute façon, nous allons nous aussi dans cette direction, a poursuivi Rhia. Nous devons retrouver Mère après-demain. Elle voyage avec Cairpré, comme tu sais, et elle m'a invitée à les rejoindre pour la nuit. Ça te tente ? a-t-elle ajouté, malicieuse.

– Euh, non. Même si elle me manque beaucoup, et Cairpré également. En ce moment, j'ai… euh… d'autres projets.

– J'avais remarqué, a-t-elle commenté d'un air entendu. Bon, alors, si je comprends bien, c'est la dernière soirée que je passe avec vous et je ne vous reverrai pas avant longtemps.

– Nous sommes coincés, semble-t-il, ai-je soupiré en me tournant vers Hallia.

Les branches au-dessus de nous ont remué joyeusement, comme pour applaudir, et des rayons de soleil ont fait miroiter les racines, les feuilles et les morceaux d'écorce sur le sol de la forêt. Un hérisson, niché au pied d'un érable rouge, a levé la tête au contact de la chaude lumière. Ses petits yeux noirs nous ont observés calmement, les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il décide qu'il n'y avait pas de quoi interrompre sa sieste. Alors il s'est remis en boule et s'est rendormi.

– Au cas où tu t'inquiéterais, a dit Rhia, je prends le plus court chemin pour aller à la pierre. Cela vous donnera un peu plus de temps pour… enfin, pour faire ce que vous voulez. Rappelez-vous simplement que les arbres vous surveillent.

Je me suis senti rougir. Visiblement ravie de me voir troublé, elle m'a chuchoté à l'oreille :

– Réflexion faite, vous avez l'air d'avoir encore besoin d'être un peu seuls, tous les deux, on dirait.

Sans me laisser le temps de répondre, Rhia a sauté sur la branche la plus basse du sapin.

– À tout à l'heure pour le dîner ! a-t-elle lancé en nous saluant de la main.

– Attends, ai-je protesté. Le bon chemin, c'est par ici. Il n'y en a pas de plus rapide.

– Celui-ci est aussi le bon chemin, a-t-elle crié. Mais peut-être pas le plus rapide, c'est vrai.

Sur ce, elle a sifflé doucement trois fois. La branche du sapin s'est baissée presque jusqu'au sol. Rhia, le visage

rayonnant, a secoué ses boucles et, après un dernier chuintement, la branche est remontée d'un coup, la projetant en l'air.

– Ouiiii-ii-iiii ! a crié Rhia, bras et jambes écartés.

Avant même qu'elle commence à redescendre, une branche de chêne, dépouillée de toute feuille, l'a rattrapée, l'a soulevée plus haut, puis l'a lancée à un cèdre qui l'attendait, branches tendues. Éparpillant des pignes dans toutes les directions, le cèdre l'a fait sauter plusieurs fois affectueusement avant de la lancer à son tour. Quelques secondes plus tard, les cris de joie de Rhia se sont fondus dans les murmures et les craquements des arbres alentour.

– Elle tient autant de l'aigle que de l'arbre, ai-je dit en souriant.

– C'est vrai, a acquiescé Hallia. Et elle a pour toi le même amour que pour la forêt.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle s'est penchée pour ramasser des pignes, en a humé le parfum, puis me les a tendues. J'aimais, moi aussi, ces arômes frais et puissants.

– Comme tu l'as vu, a-t-elle répondu doucement, elle sait que, pour nous, passer un peu de temps ensemble est le plus beau de tous les présents.

Découvrez la suite
en librairie

ENVIE DE DÉCOUVRIR
DES EXTRAITS D'AUTRES ROMANS ?
ENVIE DE PARTAGER
VOS AVIS SUR VOS LECTURES PRÉFÉRÉES ?
ENVIE DE GAGNER DES ROMANS EN EXCLUSIVITÉ ?
REJOIGNEZ-NOUS SUR

www.lireenlive.com

ET SUIVEZ EN DIRECT L'ACTUALITÉ
DES ROMANS NATHAN

LIRE en live